

Nous nous devons à la mort.

Ce fut le 3 juillet dernier, vers midi, près d'Athènes. Quand elle me surprit dans la lumière, cette phrase, « nous nous devons à la mort », le désir me vint de la graver dans la pierre, sans tarder : un instantané, me dis-je, ne plus attendre.

Comme la figure d'un exemple, sans doute, mais comme si elle m'avait d'avance prescrit ces mots, je revis aussitôt l'une de ces photographies, *Le Céramique – Allée des Tombeaux – Sépulture* (n° 1) : sur la peau tendue d'une érection, juste au-dessous du prépuce, une sorte de colonne phallique porte des inscriptions que je n'avais pas encore déchiffrées, à l'exception du nom propre, Apollodore. Et si c'était, cet Apollodore, l'auteur de l'*Histoire des dieux* ? J'aurais aimé signer ces mots, j'aurais aimé être l'auteur d'une épitaphe pour l'auteur d'une histoire des dieux.

Je voyageais en Grèce avec ces photographies depuis que Jean-François Bonhomme me les avait

données. Un risque avait déjà été pris, promettre d'en accompagner de quelque façon la publication, et je commençais à m'approcher d'elles, avec une familiarité d'ignorant, déjà, où se mêlaient la fascination, l'admiration, l'étonnement, toutes sortes de questions inquiètes, en particulier sur la forme que je pourrais bien donner à mon texte. Sans le savoir, j'avais dû décider, à cette date, le 3 juillet, n'ayant encore rien écrit, que cette forme serait à la fois *aphoristique* et *sérielle*. Jouant ainsi du noir et blanc, de l'ombre et de la lumière, je disperserais alors mes « points de vue » ou « perspectives », tout en feignant de les rassembler dans la séquence de leur séparation même, un peu comme un récit incessamment interrompu, mais aussi comme ces pierres mortuaires, dressées dans l'*Allée des Tombeaux* (n° 26). Autour de celle qui donnait à lire le nom d'Apollodore, j'avais déjà remarqué l'insistance d'un motif sériel. Allée (et venue) de l'une à l'autre, d'une colonne à l'autre et d'un terme à l'autre, cette sérialité *porte le deuil*. Elle porte le deuil en raison de sa structure discrète (interruption, séparation, répétition, survivance), elle porte le deuil *d'elle-même*, au-delà des choses de la mort qui forment son thème, si l'on veut, ou le contenu des images. Jamais, et non seulement dans les allées du Céramique, au milieu de ses stèles funéraires, qu'on en voit l'intégrité ou un détail, jamais aucune de ces pho-

tographies n'évite de signifier la mort. Mais sans la dire. Chacune en tout cas rappelle à la mort accomplie, à la mort promise ou menaçante, à la monumentalité sépulcrale, à la mémoire dans la figure de la ruine. Livre d'épitaphes, en somme, et qui, oui, *porte le deuil* en effigie photographique. (Porter le deuil, étrange idiome ; comment traduire une telle portée ? et comment suggérer que le mort, alors, loin d'être porté par le survivant qui, dit-on, porte le deuil, le porte d'abord, lui, le comporte comme le ferait un spectre plus grand que l'héritier « vivant » lorsqu'il croit encore, ce dernier, comprendre en lui la mort, intérioriser ou sauver le disparu dont il se doit de porter le deuil ?) Ce que j'ose alors, sans trop d'audace, surnommer le phallus ou le colossos d'Apollodore, on sent aussitôt qu'il figure la métonymie de toute la série des photographies rassemblées dans ce livre. Mais chacune d'entre elles reste alors à son tour ce qu'elle devient : une inscription tombale avec nom propre. Devant garder ce qu'elle perd, à savoir le *disparu*, toute photographie n'agit-elle pas en effet *à travers* l'expérience endeuillée d'un tel nom propre, par la singularité irrésistible de son référent, de son ici-maintenant, de sa date ? donc du *rapport* à ce qu'elle montre, de la *relation*, de la *férance*, de la *portée* qui constitue sa visibilité propre ? Il semble donc impossible, c'est tout le paradoxe, d'arrêter cette substitu-

tion métonymique. Il n'y a que du nom propre et tout pourtant reste métonymique. Voilà la photographie : la sérialité ne l'affecte pas par accident. L'accident lui est essentiel et fatal. Mon pressentiment n'allait cesser de se confirmer en s'aiguissant. Oui, chaque photographie murmure un nom propre, mais elle devient aussi l'appellation de toutes les autres. Vous pouvez déjà le vérifier : sans que cela réduise en rien son indépendance absolue, chacune d'entre elles n'est que ce qu'elle est, sans doute, toute seule, mais chacune appelle à la fois *telle* autre et *toutes* les autres. Je le dirai mieux plus tard. D'où l'idée d'une série d'aphorismes analogues aux essais du photographe amateur que je suis, une cascade d'instantanés ou de clichés (des *clichés*, voilà un titre possible), parfois de simples négatifs en attente de leur développement. Ici ou là quelques agrandissements – de la « chose » même ou d'un détail. Je pourrais ainsi me permettre essais et erreurs : prolonger ici le temps de pose, multiplier là des sortes de « zooms » ou de gros plans discontinus sur le même lieu, en me donnant la liberté de tâtonner, de multiplier les stéréotypes et les polaroids, de revenir sur mes pas, de surprendre une ombre – et toujours d'avouer mon inexpérience : cadrage maladroit, surexposition, sous-exposition, effets de contre-jour, etc. (Au fait, qu'est-ce que Platon ou Heidegger auraient pensé de l'*obturateur*, de ce

qu'on appelle ainsi, depuis 1868, dans le code de la photographie ? L'auraient-ils même pensé, ce dispositif qui permet de calculer la traversée de la lumière, l'impression du subjectile sensible – et le retard du « moment voulu » ?)

CLICHÉ I

Nous nous devons à la mort.

Quelle sentence. Sera-t-elle plus ou moins sentencieuse d'être ainsi fixée par un objectif, comme si on la laissait aussitôt replonger, sans célébration, dans l'anonymat nocturne de son origine ? Nous nous devons à la mort. Une fois pour toutes. La phrase me surprit, je l'ai dit, mais je sus aussitôt qu'elle devait m'attendre depuis des siècles, tapie dans l'ombre, sachant d'avance où me trouver (où me *trouver* ? qu'est-ce que ça veut dire ?). Pourtant, je serais prêt à le jurer, elle ne fit jamais qu'une apparition. Jamais elle ne se livre au commentaire, jamais elle ne précise sa modalité : est-ce un constat ou un conseil, « nous nous devons à la mort » ? Dit-elle, cette phrase, la loi de ce qui *est* ou la loi qui prescrit ce qui *devrait être* ? Donne-t-elle à entendre qu'en fait, ou en vérité, nous nous devons à la mort ? ou bien que nous devons, que nous devrions nous devoir à la mort ? Car elle ne m'est venue, pour